

toujours Français, indissolublement unis à la France, aussi bien par les liens politiques que par les sentiments du cœur. Nous aurions passé par des épreuves aussi cruelles que celles que nous avons traversées, mais toutes différentes. Nous aurions gagné en grandeur nationale, en force et en éclat intellectuel ; nous y aurions perdu en aptitudes politiques. En somme, nous eussions été moins libres que nous l'avons été, et surtout que nous le sommes. La France n'aurait pu, malgré son amour pour nous, nous laisser une liberté d'action qu'elle n'avait pas elle-même : cette liberté que l'Angleterre, même en voulant nous faire disparaître, nous a tout naturellement communiquée.

Et cependant, on ne peut se défendre d'un amer sentiment de regret en songeant à ce que nous serions devenus en restant sous l'aile de la France ; comme nous aurions souffert et grandi avec elle ; à quels événements prodigieux nous aurions participé ; quelle part de gloire nous avons perdue ; de quelle lumière nous eût inondé, dans ce coin perdu de l'Amérique, l'astre éclatant dont les rayons ne nous parviennent qu'à travers les ombres épaisses qu'a amassées sur nos têtes un siècle de séparation ! Le plus grand malheur qui puisse frapper un peuple naissant, c'est d'être séparé de la nationalité dont il sort, d'être isolé de sa source ; de voir tout à coup se fermer derrière lui le passé, tandis qu'il s'achemine, seul et sans appui, vers un avenir incertain. L'horizon se retrécit tout à coup autour de lui et le souffle qui le soutenait, s'épuise. Insensiblement, son esprit se rapetisse. De même que l'homme n'atteint son complet développement intellectuel, la pleine possession de lui-même que dans un grand centre, dans les agita-